

LA BATAILLE « DE VARUS »

OU BATAILLE « DE LA FORÊT DE TEUTOBURG », (9 APRÈS J.-C.) ET SA LOCALISATION.

par François GROSCLAUDE

Après la conquête de la Gaule par Jules César, le Rhin tint lieu de frontière, au nord, entre l'Empire romain et le territoire des Germains, peuples de culture celte. Dans un premier temps, les troupes romaines s'installèrent en retrait de cette frontière, mais, après un revers militaire, l'empereur Auguste fit construire des fortifications sur la rive gauche du fleuve. À partir de l'an 12 avant J.-C., les légions romaines pénétrèrent en Germanie, où elles s'enfoncèrent jusqu'à l'Elbe et commencèrent à y construire des camps. Après une période de relative stabilité, une rébellion des peuples envahis éclata en l'an 1 de notre ère, donnant lieu à de violents combats et poussant les Romains à établir de nouveaux camps.

En l'an 7, le légat Publius Quinctilius Varus devint gouverneur de Germanie et tenta maladroitement d'accélérer la romanisation de cette région, mécontentant ainsi ses habitants qui craignaient pour leurs libertés. Deux ans plus tard, à l'automne de l'année 9, une confédération de troupes germaniques, commandée par le prince chérusque¹ Arminius, anéantit un corps d'armée romain composé de trois légions², trois escadrons de cavalerie, et six cohortes de troupes auxiliaires, soit 15 000 à 20 000 hommes, conduit par le légat Varus lui-même ; la défaite consommée, celui-ci se suicida sur le lieu des combats avec des officiers de son état-major. On connaît le cri de détresse de l'empereur Auguste apprenant ce désastre : « Varus, rend moi mes légions ! » (« *Quinctili Vari, rede legiones !* »)³.

Quatre historiens anciens ont consacré quelques chapitres ou paragraphes à cette bataille, vue naturellement avec le point de vue des Romains : Velleius Paterculus (né vers 20 avant J.-C., date de décès inconnue), Tacite (55-120 après J.-C.), Florus (vers 70 et 140 après J.-C.) et Dion Cassius (162-3 après J.-C. ; date de décès inconnue). Parmi eux, Velleius Paterculus est le seul contemporain des faits ; dans son « *Histoire Romaine* », il annonce son intention de rédiger un récit complet de la bataille, mais, si ce récit a jamais été écrit, il ne nous est pas parvenu. La seule description détaillée de l'évènement se trouve dans l'« *Histoire Romaine* » de Dion Cassius, historien généralement considéré comme fiable. C'est par ailleurs Tacite qui donne, dans ses « *Annales* », des indications sur la localisation de la bataille.

Le déroulement de la bataille selon Dion Cassius.

Selon Dion Cassius, les Romains sont tombés dans un guet-apens, minutieusement préparé par le chef germanique Arminius, que Varus, leur général, considérait pourtant comme un allié fidèle, voire comme un ami. En effet, Arminius, fait citoyen de Rome et chevalier, avait commandé des troupes auxiliaires germaniques et avait ses entrées à l'état-major et à la table de Varus. Mais il préparait en secret le guet-apens, en suscitant d'abord des troubles ici et là pour pousser les Romains à disperser sur le territoire de petites garnisons, affaiblissant ainsi le gros de leurs forces. À l'automne, alors que Varus ramenait ses troupes vers leurs quartiers d'hiver sur la Lippe et le Rhin, il suscita de nouveaux troubles dans le but de pousser Varus à se détourner de sa route pour les réprimer, ce qui l'obligeait à passer par le lieu de l'embuscade qu'il avait préparée. Varus ayant effectivement engagé son corps d'armée sur l'itinéraire prévu par Arminius, celui-ci quitta la colonne sous le prétexte de rejoindre ses troupes pour les amener à faire jonction avec celles des Romains. En fait il alla prendre le commandement de l'embuscade.

La confiance de Varus en Arminius était telle qu'il avait refusé de croire aux mises en garde d'un autre notable germanique, Segestre, resté « loyaliste ». Pensant ainsi se trouver en zone amie, les légions progressaient séparément les unes des autres, accompagnées de chariots, de bêtes de somme, et même de femmes et d'enfants, comme en temps de paix. En outre, de fortes pluies, qui rendaient le sol boueux, et des vents violents, qui provoquaient des chutes de branches, contribuaient à disloquer encore plus la colonne. C'est dans cette situation que les Germains lancèrent leur attaque, enveloppant de toutes parts les éléments du convoi romain, complètement désorganisé.

Même si Dion Cassius ne le dit pas de manière explicite, son texte indique clairement que l'armée romaine progressait tout en combattant. Les affrontements durèrent quatre jours, tantôt en zone boisée où les Romains peinaient à prendre leurs formations de combat réglementaires, tantôt en zone découverte. La pluie et le vent gênaient alors la maîtrise de leurs boucliers et le lancement de leurs javalots, alors que les Germains, connaissant parfaitement les lieux, équipés moins lourdement, étaient

1 - Peuple habitant entre la Weser et l'Elbe.

2 - Les XVII^e, XVIII^e et XIX^e légions. Ces numéros de légions ne furent jamais réattribués par la suite.

3 - Les Romains désignaient cette défaite par les termes de « *clades variana* » (désastre de Varus).

LA BATAILLE « DE VARUS »

OU BATAILLE « DE LA FORÊT DE TEUTOBURG », (9 APRÈS J.-C.) ET SA LOCALISATION.

beaucoup plus à l'aise. Le quatrième jour, voyant la partie perdue, Varus et ses principaux officiers, la plupart blessés, choisirent de se suicider plutôt que de tomber aux mains des Germains, craignant sans doute de mourir sous les tortures⁴. Apprenant cela, les survivants cessèrent le combat ; certains se suicidèrent, les autres furent exécutés alors que, selon Velleius Paterculus, les escadrons de cavalerie romains et leur chef avaient préféré prendre la fuite.

Le texte de Tacite, ses indications géographiques et la multiplicité des localisations proposées.

Tacite ne décrit pas la bataille, mais évoque la reconnaissance des lieux, faite six ans plus tard par Germanicus et ses légions qui souhaitaient « rendre un dernier honneur aux soldats et à leur chef »⁵. Les indications géographiques qu'il donne sont les suivantes : « *Ductum inde agmen ad ultimos Bructerorum quantumque Amisiam et Lupiam amnes inter vastatum, haud procul Teutoburgiensi saltu, in quo reliquiae Vari legionumque insepultae dicebantur* », traduit ainsi⁶ : « L'expédition pénétra ensuite jusqu'aux confins des Bructères, et toute la région comprise entre l'Éms et la Lippe fut livrée à la dévastation, non loin du bois de Teutobourg, où, disait-on, les restes de Varus et de ses légions gisaient sans sépulture ». Puis, dans un texte d'une tonalité lugubre, il décrit l'approche prudente des Romains sur des terrains défavorables, la découverte de divers vestiges de l'événement, dont, « au milieu de la plaine des ossements blanchis, épars ou amoncelés, selon qu'on avait fui ou résisté... et, sur des troncs d'arbres étaient clouées des têtes ». Puis, l'armée romaine... « ensevelissait les ossements de trois légions, sans que personne pût savoir s'il inhumait les restes d'un étranger ou d'un parent, mais en les traitant tous comme des frères, avec une colère accrue contre l'ennemi, la tristesse et aussi la vengeance au cœur ».

Par ailleurs, un court passage du texte de Tacite donne quelques indications sur le déroulement général des événements. Elle précise que, le premier soir, les Romains ont bien construit leur camp, alors que le second soir ils n'ont pu établir que des retranchements sommaires, ce qui montre que leur situation s'était progressivement dégradée avant qu'ils parviennent au lieu de l'embuscade finale.

La découverte, vers 1505, dans un monastère de la région, d'un neuvième manuscrit des « *Annales* » de Tacite suscita

beaucoup d'intérêt et lança les spéculations sur la localisation du site de la bataille. Or, si les noms modernes des fleuves cités par Tacite dérivent visiblement de l'appellation antique qu'il en donnait, il n'existait pas de forêt de Teutoburg (*Teutoburger Wald*). Au 18^e siècle, on en vint à considérer que « *Teutoburger Wald* » était le nom ancien de la « *Lippischer Wald* », qui fut alors rebaptisée ! Le nom de « *Teutoburger Wald* » donné sur les cartes modernes à un relief forestier (figure 1) n'a donc aucune justification historique. C'est dans toute cette zone que l'on rechercha le site de la victoire d'Arminius sur Varus, et l'on a pu dire que, faute d'éléments précis, chacun avait sa propre théorie. De fait, plus de 700 (sept cents) sites différents ont été proposés !

Il n'est pas sans importance de signaler une erreur de traduction récurrente et assez surprenante : en latin, *saltus* et *silva* n'ont pas le même sens, car *saltus* ne signifie pas « forêt ». Dans la trilogie agraire, *ager, saltus, silva*, « le *saltus* représente l'ensemble des terrains qui ne sont pas régulièrement cultivés et qui n'ont pas de couvert forestier continu et fermé ». La traduction par « pacage » (dictionnaire Gaffiot) n'est pas satisfaisante parce que l'espace pastoral et le *saltus* ne sont pas confondus. Par ailleurs, les particularités de la forêt et du *saltus* peuvent être très différentes d'une région à l'autre. On peut penser que le *saltus* de la Germanie du nord-ouest était une lande boisée et marécageuse. Il semble donc plus conforme au texte et à ce qu'était la réalité, de parler, non pas de « forêt de Teutobourg », mais de « lande de Teutobourg ». Pour compliquer encore les choses, ajoutons que *saltus* peut aussi prendre le sens de « défilé », interprétation qui pourrait bien être la bonne, comme on pourra en juger plus loin !

Arminius-Hermann et le monument à sa gloire de Detmold.

On sait peu de choses sur le personnage d'Arminius, sans doute né vers 19 avant J.-C., « jeune homme de noble extraction, brave dans l'action, d'esprit agile, et d'une intelligence bien supérieure à celle du Barbare ordinaire » (Velleius Paterculus), « de nature assez violente » (Tacite), qui, après avoir combattu aux côtés des Romains, a pris la tête de la résistance contre leur invasion, et est finalement mort, en 21 après J.-C., empoisonné par des proches. Mais sa victoire sur Varus et le succès de sa résistance ultérieure à Germanicus ont eu des

4 - Arminius fit cadeau de la tête de Varus à Maroboduus, roi des Marcomans, pensant ainsi l'attirer dans la résistance, mais celui-ci, après mûre réflexion, préféra l'envoyer à Rome !

5 - Les Romains venaient de récupérer l'aigle de la XIX^e légion à la suite d'un combat contre les Bructères.

6 - Tacite, *Annales*, Tome I, Livres I-III, texte établi et traduit par Pierre Willeumier, Les Belles Lettres, Paris, 2003.

7 - Bertrand G., La trilogie agraire : *ager, saltus, silva*, dans Duby G. et Wallon A., *Histoire de la France rurale*, I, 83-96, 1973, Seuil.

Figure 1 :

Le site de la « bataille de Varus », à proximité et au nord-est d'Osnabrück, est marqué par une étoile.

La dénomination « Teutoburger Wald » (forêt de Teutoburg), donnée à la montagne au sud, date du 18^e siècle. La plupart des sites proposés dans le passé comme lieux de la bataille se trouvent dans la zone entourée, notamment dans le croissant montagneux à l'est de la ligne Bielefeld-Soest.

Le monument à la gloire d'Arminius (M) a été érigé à Detmold, soit à 80 km environ du véritable lieu des combats.

« Grand Atlas Bordas »,
Copyright BORDAS, Paris, 1982.



conséquences historiques capitales puisqu'ils ont contraint les Romains à renoncer à établir la frontière de leur empire sur l'Elbe comme ils en avaient l'intention, et à se replier sur le Rhin. À la différence de la Gaule, la Germanie n'a donc pas été romanisée. Il est ainsi un personnage glorieux et, contrairement à Vercingétorix, victorieux, de l'histoire allemande. On ne connaît pas son nom german exact, mais, dès le 16^e siècle, le réformateur Luther, qui fut, on le sait, un promoteur de l'abandon du latin pour l'allemand, traduisait Arminius par Hermann.

Au début du 19^e siècle, l'Allemagne, souvent vaincue par la France et très morcelée, se cherchait un identité et des motifs de fierté nationale en se tournant vers le passé. C'est dans ce climat qu'a été lancée, en 1838, la construction d'un monument à la gloire d'Arminius-Hermann, en partie financé par des fonds prussiens. Il a été érigé à Detmold (figure 1), site considéré à l'époque (à tort on le verra) comme le lieu vraisemblable de la bataille contre Varus. Ce monument, haut de plus de 53 mètres, n'a été achevé qu'après la victoire allemande de 1871 et l'unification du pays sous Bismarck. Il est donc aussi devenu le symbole de la jeune Allemagne. Le sculpteur a représenté Hermann levant son épée (de 7 mètres l) vers l'ouest, cette épée portant l'inscription : « Deutsche Einigkeit, meine Stärke – meine Stärke, Deutschlands Macht » (« Unité allemande, ma force – ma force, puissance allemande »). Des voix se sont élevées, en 1945, pour demander la démolition du monument, mais il n'en a rien été.

Le site de Kalkriese-Niewedde, les prospections et les fouilles.

En 1740, le comte Heinrich Sigismund von Bar, grand propriétaire terrien à Kalkriese, au nord d'Osnabrück (figure 1), possédait une collection de pièces de monnaies, d'or et surtout d'argent, ramassées dans les champs par ses fermiers⁸. Un spécialiste remarquait qu'aucune ne semblait avoir été frappée après l'an 9, et que de telles trouvailles pouvaient encore être faites dans la même zone, mais personne ne faisait le rapprochement avec la bataille de Varus. Il a fallu attendre 1885 pour que l'éminent archéologue Theodor Mommsen (1817-1903), en se référant aux conclusions d'un autre numismate sur cette même collection, situe la bataille à Kalkriese, mais cette thèse se heurta à l'hostilité de tous les archéologues et historiens de l'époque, qui objectèrent que l'origine des monnaies n'était pas certaine, et que les légionnaires utilisaient de la menue monnaie et non des pièces d'or ou d'argent. Le blocage n'a été levé qu'une centaine d'années plus tard, à partir de 1987.

Cette année là, un militaire anglais nouvellement affecté en garnison à Osnabrück, le lieutenant Tony Clunn, historien militaire et chercheur de trésors passionné, maîtrisant aussi bien l'utilisation du détecteur de métaux que la stratégie de prospection à l'aide de cet outil, vint proposer ses services à l'archéologue en charge de la région, Wolfgang Schlüter. Sans trop y croire, ne serait-ce que parce qu'aucune trouvaille de monnaie ne lui avait

8 - Cette collection a disparu en 1945. Seules quelques pièces ont été retrouvées chez des antiquaires.

LA BATAILLE « DE VARUS »

OU BATAILLE « DE LA FORÊT DE TEUTOBURG », (9 APRÈS J.-C.) ET SA LOCALISATION.

été signalée depuis sa prise de fonctions treize ans auparavant, celui-ci lui donna pourtant son accord et lui suggéra de commencer à l'endroit de Kalkriese où avait été trouvée la dernière pièce de monnaie. Le fermier du lieu indiqua l'endroit précis d'où son jeune fils avait rapporté la pièce, 25 ans auparavant, et les prospections commencèrent. Elles devaient être très fructueuses puisque le premier jour de prospection, le major trouva 3 pièces, et les deux week-ends suivants 102 pièces au total ! À la fin de l'année, d'autres monnaies avaient encore été récoltées, mais aussi et surtout 3 balles de fronde en plomb, trouvées en trois endroits différents, ce qui confirmait qu'une bataille s'était déroulée là. Ces résultats incitèrent les archéologues à s'intéresser au site et à y entreprendre des fouilles en bonne et due forme. Ces fouilles, lancées en septembre 1989, se poursuivent toujours.

La fouille d'un champ de bataille n'est pas une opération classique, surtout lorsque les limites n'en sont pas connues. Les prospections à l'aide de détecteurs de métaux ont permis de circonscrire une zone de bataille potentielle de 25 à 30 km². Les fouilles elles-mêmes ont été conduites de manière très pragmatique et évolutive, à l'aide de deux types d'excavations : des fossés de 180 x 5 m, et des tranchées de sondage de 2 m de large, et aussi longues que possible. Certains fossés ont été très productifs, d'autres non, mais, globalement, les résultats sont spectaculaires, puisqu'en 2004 les prospections et les fouilles avaient permis de mettre au jour de l'ordre de 6 000 objets romains, dont quelque 1 500 pièces de monnaie ! En dehors de celles-ci, les objets trouvés sont très variés : éléments d'habillement, d'armes, de harnachements, d'outils, clés, débris de vaisselle, et, bien sûr, ossements humains et animaux, souvent mélangés pêle-mêle dans des fosses. L'examen des ossements provenant de ces fosses, dont l'une de très grandes dimensions, a montré qu'ils avaient séjourné un certain temps en surface avant d'être enterrés, ce qui est conforme au texte de Tacite. Le clou des découvertes est le masque facial, en fer, d'un casque de cavalier, à l'origine recouvert d'une feuille d'argent. La présence dans le lot de parties d'outils ou d'instruments de divers corps de métier atteste que des non militaires, y compris des médecins, accompagnaient les légions. Un musée, construit sur le site même, expose l'ensemble de ces découvertes.

La majorité des monnaies récoltées datent de l'époque de l'empereur Auguste, et appartiennent à des séries frappées au plus tard en l'an 10 ; les autres sont plus anciennes. De nombreuses monnaies de cuivre portent une marque de poinçon surajoutée, pratique dont la signification n'est pas certaine. L'une de ces marques se lit « VAR », interprété comme signifiant « Varus ». On en a conclu qu'elles avaient été frappées entre 7 et 9 après J.-C., dates du gouvernement de Varus.

Les investigations ont également permis de mettre en évidence, sur une longueur de 500 mètres, des « remparts » en bordure desquels une forte concentration de vestiges a été observée, et dont la localisation et la fonction vont être précisées.

La bataille interprétée dans son site.

Le champ de bataille final, révélé par les prospections et les fouilles, se situe dans la « dépression de Kalkriese-Niewedde », qui formait à l'époque une sorte de passage d'environ 6 km de long et 1 km de large entre la « montagne de Kalkriese » au sud, et le « Grand Marais » au nord (figure 2). Les résultats de l'étude des couches de sol et des pollens enfouis permettent de se représenter l'aspect de ce passage il y a 2000 ans. La montagne de Kalkriese et le Grand Marais étaient alors tous deux bordés par une bande sableuse praticable de 200 mètres de large en moyenne, de part et d'autre d'une partie marécageuse centrale. Des traces d'occupation humaine allant du premier âge du fer à l'époque romaine ont été reconnues sur ces bordures et, au moment des faits, la zone était en partie déboisée. À partir du début du second millénaire, la pauvreté des sols a été compensée par des apports importants de « plaggen », mottes de terre prélevées en forêt ou dans les zones marécageuses, et dont la répartition actuelle n'est pas homogène (1 mètre en certains endroits, absence ailleurs). Une route antique, existant sans doute bien avant la « vieille route militaire » dont on trouve mention dès le milieu du 17^e siècle, empruntait la bande sableuse longeant le Grand Marais, plus praticable que celle bordant la montagne de Kalkriese, qui était sous la menace des ruissellements descendant des pentes.

La marche des légions de Varus se faisant d'est en ouest, le commandement romain a visiblement commis une erreur en leur faisant emprunter, non pas l'itinéraire nord, longeant le Grand Marais, mais la bordure de la montagne de Kalkriese. Il est vraisemblable qu'il a été contraint de prendre cet itinéraire sud, où l'embuscade avait été préparée, par le dispositif mis en place par les Germains. On a mis en évidence, on l'a vu, au pied de la montagne et sur 500 mètres environ, des vestiges de « remparts », constitués de « murs » de mottes de gazon ou de buttes de sable. Ces remparts avaient pour but de réduire encore la largeur de l'itinéraire praticable, de cacher les troupes germaniques jusqu'au moment de l'assaut, puis de gêner les contre-attaques romaines.

La répartition des trouvailles faites jusqu'à présent sur le terrain permet de penser que l'armée romaine s'est scindée en deux

au cours des combats, une partie poursuivant tant bien que mal sa progression au pied de la montagne, l'autre obliquant vers le nord-ouest en direction des abords du Grand Marais, ce qui l'a amenée à traverser la « dépression de Kalkriese-Niewedde » (sans doute « la plaine » de Tacite) par un passage étroit au travers d'une zone marécageuse (figure 2). Ce trajet était beaucoup plus périlleux que si les Romains avaient suivi dès le début l'itinéraire plus sûr de « la voie antique ». Il est possible que le dispositif de l'embuscade ait été, en cet endroit aussi, conçu pour pousser les Romains à choisir cette option.

La bataille « de Varus » et la question d'Alésia : remarques et réflexions.

Le lecteur aura naturellement remarqué des analogies entre la problématique de la bataille de Varus et celle de la bataille d'Alésia. En premier lieu, les indications données par les auteurs anciens sur la localisation de ces batailles sont imprécises dans les deux cas. Pour la bataille de Varus, « la région comprise entre l'Ems et la Lippe » que désigne Tacite est parfaitement identifiable, mais non le « *saltus Teutoburgensis* », lieu précis de l'engagement. Sans aucune preuve, on a rebaptisé « forêt de Teutoburg » un relief forestier portant jusque là un autre nom, alors que *saltus* ne signifie même pas « forêt », et l'on a recherché dans cette zone le site de la bataille. Dans le cas d'Alésia, la phrase « *cum Caesar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret* » donne la position des légions en retraite vers la Province peu avant « le combat préliminaire de cavalerie », mais cette position n'est qu'approximative. D'autre part, César situe Alésia chez les Mandubiens, mais sans préciser où se trouve leur territoire. Toutefois, les précisions topogra-

phiques qu'il donne (colline dont la base est léchée par deux rivières, plaine de 3000 pas, montagne au nord...) sont plus discriminantes que les éléments donnés pour la bataille de Varus (montagne boisée, bois, marécages...). On comprend donc pourquoi plus de 700 sites ont pu être proposés pour la bataille de Varus, dont une trentaine de « crédibles », contre une quinzaine (?) « seulement » pour celle d'Alésia !

Seconde analogie, on s'est appliqué dans les deux cas, au XIXe siècle, à glorifier à des fins politiques le chef de la résistance locale à l'invasion romaine en lui édifiant un imposant monument. Celui d'Arminius-Hermann a été érigé à Detmold, considéré à l'époque comme le site vraisemblable de sa victoire sur Varus. On sait maintenant que l'affrontement a eu lieu dans la « dépression de Kalkriese-Niewedde », située à 80 km à vol d'oiseau plus à l'ouest. Le monument de Vercingétorix a été édifié à Alise Sainte-Reine, suivant la volonté de Napoléon III. Chaux-des-Crotenay se trouve à quelques 140 km vers le sud-est, toujours à vol d'oiseau. On peut remarquer que ces statues expriment des messages bien différents : alors qu'Hermann brandit très haut son épée en direction des envahisseurs venant de l'ouest, Vercingétorix se contente de s'appuyer sur la sienne !

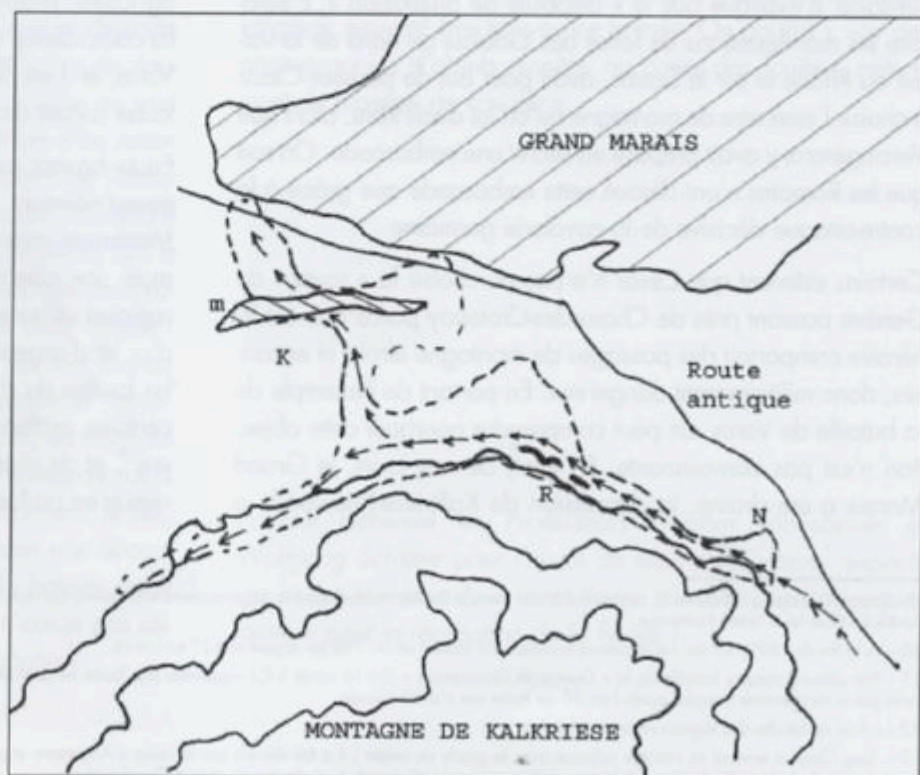
Troisième analogie, les archéologues universitaires se sont employés, en Allemagne comme en France, à combattre toute remise en cause du site « officiel » de ces batailles. Toutefois, si les instances dirigeantes de l'archéologie française refusent toujours d'envisager qu'Alésia puisse s'être située ailleurs qu'à Alise-Sainte-Reine, les archéologues universitaires allemands ont dû rendre les armes, non sans quelques combats d'arrière garde, au vu des résultats des fouilles entreprises à Kalkriese, plus parlants d'année en année, et décisifs à partir de 1992.

Figure 2 :

La « dépression de Kalkriese-Niewedde », formant un passage, au moment des faits, entre le Grand Marais, au nord, et la montagne de Kalkriese, au sud, qui le domine d'une centaine de mètres. La « route antique » longeait le Grand Marais. La majorité des vestiges a été exhumée à l'intérieur de la zone entourée de tirets, avec des concentrations particulièrement fortes au niveau des « remparts » (R), schématisés en hachuré, de la bifurcation des flèches à l'ouest des remparts, et du petit marécage (m).

Flèches : sens de progression des troupes romaines.

K : Kalkriese ; N : Niewedde.



LA BATAILLE « DE VARUS »

OU BATAILLE « DE LA FORÊT DE TEUTOBURG », (9 APRÈS J.-C.) ET SA LOCALISATION.

Précisons qu'à l'origine les fouilles ont été lancées à Kalkriese non pas avec l'objectif d'authentifier le site de la bataille de Varus, mais parce que les prospections avaient montré la richesse en vestiges du site.

Comme on l'a vu, l'historien Dion Cassius raconte comment le corps d'armée de Varus a été attiré dans un guet-apens sur un itinéraire choisi par les Germains et complètement anéanti. On se souvient que, lorsque César faisait retraite vers la Province, Vercingétorix avait également cherché à lui tendre un piège en le poussant à s'engager sur l'itinéraire où il voulait l'attirer. Georges Colomb déjà, dans sa « Bataille d'Alésia »⁹ parue en 1945, avait déduit du texte de César qu'au moment de l'attaque imprévue de la cavalerie gauloise (« combat préliminaire de cavalerie »), l'armée romaine en retraite progressait en formation dite « *longissimum agmen* » (formation « très étirée », chaque légion étant suivie de ses bagages), ce qui signifie qu'elle se croyait en sécurité sur l'itinéraire emprunté. Cette interprétation est confirmée par Dion Cassius, puisqu'il écrit que César s'étant mis en marche pour aller au secours de Allobroges, Vercingétorix le surprit alors qu'il était en Séquanie. Or un général de l'envergure de César ne choisissait pas ses itinéraires à la légère. On peut donc penser qu'il a été trompé par des informateurs au service de Vercingétorix, comme Varus devait être plus tard joué par Arminius. Dans le chapitre (III, 4) qu'il consacre à la retraite de César dans l'ouvrage « ALESIA » co-écrit avec André Wartelle, André Berthier fait une analyse similaire. Il explique que le « dispositif de dissuasion », c'est-à-dire les manifestations de force des Gaulois au nord de la vallée du Rhône et sur le Doubs, avait pour but de pousser César à choisir l'itinéraire de montagne qu'on lui disait libre, alors que Vercingétorix y avait préparé en secret une embuscade. On sait que les Romains n'ont déjoué cette embuscade que grâce à la contre-attaque décisive de la cavalerie germane

Certains estiment que César n'a pas pu choisir la « route » de Genève passant près de Chaux-des-Crotenay parce que cet itinéraire comportait des passages de montagne étroits et encaissés, donc militairement dangereux. En partant de l'exemple de la bataille de Varus, on peut comprendre pourquoi cette objection n'est pas convaincante. En effet, de nos jours, le Grand Marais a été drainé, la dépression de Kalkriese-Niewedde a

été assainie, un canal y a été creusé et une route longe la montagne de Kalkriese. Nul ne peut deviner que cette paisible zone de champs et de pâturages était, il y a 2000 ans, un endroit boisé et marécageux propice à l'embuscade. De même, les paysages de notre pays il y a deux millénaires n'avaient pas grand chose à voir avec ce qu'ils sont aujourd'hui : ils étaient beaucoup plus boisés, marécageux, traversés de mauvais chemins, souvent sans ponts pour traverser les rivières... Tous les itinéraires comportaient donc de multiples difficultés et des tronçons propices aux embuscades, y compris en plaine. Cette évidence conduit à relativiser les difficultés des passages de montagne de la « route » de Genève, que César d'ailleurs croyait libre. De manière générale, n'oublions pas à quel point il est difficile d'analyser correctement, avec nos repères actuels, des contextes ou des événements vieux de deux millénaires.

Dans un tout autre domaine, celui des trouvailles de pièces de monnaie faites sur le champ de bataille, plusieurs faits sont à méditer. Le nombre élevé de pièces récupérées de 1987 à 2004 (1 500 environ) s'explique certes par l'importance du corps d'armée anéanti, mais, dans ce cas précis, d'autres facteurs ont joué un rôle. Le sol boueux, dont parle Dion Cassius, a certainement absorbé rapidement, en certains endroits, une partie des objets tombés, les protégeant du pillage d'après la bataille. D'autre part, il est bien établi que, là où il a été pratiqué, l'épandage de mottes de terre sur le sol d'origine, qui a été évoqué plus haut, a mis celui-ci hors de portée des engins agricoles, protégeant du même coup les objets qu'il contenait. La coïncidence de ces deux facteurs est propre à la bataille de Varus, et il est clair que d'autres batailles ne pourront pas avoir laissé autant de vestiges.

En se basant sur la collection de la famille von Bar, composée essentiellement de pièces d'or et d'argent, l'archéologue Mommsen avait vu juste, dès 1885, sur le site de la bataille, mais son idée avait été rejetée avec l'argument que les soldats romains utilisaient de la menue monnaie, et non pas des pièces d'or et d'argent. A priori cet argument paraissait valable. Or les fouilles du champ de bataille ont permis de découvrir à une certaine profondeur un assez grand nombre de pièces de cuivre¹⁰, et de montrer qu'en fait ce type de pièces se conservait mieux en profondeur que dans la couche superficielle, soumise

9 - Georges Colomb (1856-1945), partisan d'Alaise dans le Doubs, a développé un argumentaire intéressant, qui reste valable, sur une série de points, pour le site de Chaux-des-Crotenay. André Berthier lui a rendu hommage.

10 - À la fin de 1999, sur les 1408 pièces trouvées, 23 étaient en or, 758 en argent et 627 en cuivre.

11 - Par ailleurs, aucune bataille de la « Guerre de Germanicus » (15-16 après J.-C.) rapportée par Tacite ne peut avoir produit autant de vestiges romains, sachant d'autre part qu'aucune pièce de monnaie frappée après l'an 10 de notre ère n'a été trouvée.

12 - « À la recherche des légions romaines perdues ».

13 - Tony Clunn a terminé sa carrière militaire avec le grade de major ; il a été décoré par la reine d'Angleterre et par les autorités allemandes pour le rôle qu'il a joué dans la découverte du site de la bataille de Varus et le rapprochement anglo-allemand. Il vit désormais près d'Osnabrück.

LA BATAILLE « DE VARUS »

OU BATAILLE « DE LA FORÊT DE TEUTOBURG », (9 APRÈS J.-C.) ET SA LOCALISATION.

aux aléas climatiques, contrairement aux pièces d'or et d'argent. Ainsi, la collection von Bar, ramassée dans la couche superficielle, n'était pas représentative de l'ensemble des pièces perdues ou cachées par l'armée romaine. Les opposants à Mommsen n'avaient pas pensé à cela, et leur objection, qui paraissait valable, ne l'était pas. De la fragilité des arguments, même lorsqu'ils sont émis par des spécialistes ...

Enfin, on peut aussi méditer le fait qu'aucune trouvaille n'ait été signalée, au début du vingtième siècle, à l'occasion du creusement d'un canal empruntant la « dépression de Kalkriese-Niewedde » et traversant le champ de bataille ! On ne pourrait mieux illustrer le pouvoir destructeur des grands travaux. À l'inverse, les prospections de surface n'ont pu être à ce point efficaces que parce qu'elles ont été effectuées par un spécialiste hautement qualifié, le lieutenant Clunn, la mise en œuvre de cette technique exigeant, rappelons le, une réelle qualification, tant en ce qui concerne la stratégie de prospection que l'utilisation de l'appareil.

Conclusions.

En 1998, neuf ans après l'ouverture des fouilles, les archéologues allemands ont officiellement déclaré qu'il n'y avait plus de doutes sur la localisation de la bataille de Varus. Tout au plus certains se demandent-ils si l'espace fouillé est bien le champ de bataille principal et final, mais l'abondance et la diversité des vestiges sont telles que les spécialistes n'ont guère de doutes sur la question¹¹. En tout état de cause, les fouilles ne sont pas terminées et il n'est évidemment pas envisagé d'en rester là. À l'origine de la découverte, il y a eu le hasard de l'affectation du lieutenant Clunn à Osnabrück, mais aussi l'ouverture d'esprit de l'archéologue régional, Wolfgang Schlüter, qui a autorisé l'officier, malgré son scepticisme, à effectuer des prospections. Il devait être récompensé au delà de toute attente ! Dans son livre de souvenirs, « *The quest for the lost Roman legions*¹² », le major Clunn¹³ rapporte la stupéfaction et l'émerveillement de l'archéologue quand il lui a présenté, en soignant la mise en scène, les 105 pièces de monnaie trouvées au cours des trois premières séances de prospection. Désormais, le site, toujours en cours de fouille, est considéré comme une découverte d'intérêt majeur. On peut se dire que, si la bataille avait eu lieu en Gaule, l'autorisation de prospection n'aurait pas été donnée... et frémir en pensant à l'étendue du gâchis !

Principales sources bibliographiques.

CLUNN, Tony, 2005. *The quest for the lost Roman legions ; discovering the Varus battlefield*. Savas Beatie, New York.

HARNECKER, Joachim, 2004. *Arminius, Varus and the battle-field at Kalkriese*. Rasch Verlag, Bramsche (Il s'agit du guide édité par le musée local. Il comporte de nombreuses illustrations, ainsi que les 4 textes anciens relatifs à la bataille avec leur traduction anglaise).

MOOSBAUER, Günther. *Der römische Kampfpfplatz bei Kalkriese, Stadt Bramsche, Ldkr Osnabrück*, dans *Carnuntum Jahrbuch*, 2005, 89-99.

SCHLÜTER, Wolfgang, 1999. *The battle of Teutoburg forest : archaeological research at Kalkriese near Osnabrück*. Roman Germany studies in cultural interaction (Journal of roman archaeology supplementary series, Vol 32), 125-159.

VARUS-KURIER (Journal d'information en allemand à l'intention des amis et des donateurs du projet « Kalkriese ») : numéros de décembre 1999, novembre 2001, avril 2003, mai et décembre 2004.

De nombreux sites traitant de la bataille, d'intérêt et de fiabilité inégaux, peuvent être trouvés sur la toile. On pourra y voir des photographies d'objets récoltés au cours des fouilles, notamment du masque de cavalerie.

L'auteur remercie les Professeurs Günther Moosbauer et Wolfgang Schlüter pour l'envoi de leurs publications respectives et des numéros du « Varus-Kurier ». Merci aussi à Jacques Renoux pour la réalisation de la figure 1.